

Genre et relations internationales

Didier BIGO

Introduction : enseigner les relations internationales en y incluant les études de genre

Commençons par une anecdote remontant à plus de cinq ans. Je donne à cette époque un cours sur la théorie des relations internationales de vingt-deux séances d'une heure et demie. Une de ces séances est consacrée aux approches féministes et leur impact sur les relations internationales. Pour la première et la seule fois de ma carrière, on me demande : cette séance est-elle bien nécessaire ? Et lorsque je réponds oui, immédiatement mon interlocuteur me rassure en me précisant que je suis bien sûr seul juge, mais qu'il ne faudrait pas « succomber à des effets de mode, à l'importation du modèle américain avec toutes ses dérives »...le « communautarisme, le genre. Tout cela n'est pas très français, et pas très sérieux...me dit-il, il y a tant de choses à leur apprendre, pourquoi gâcher du temps ? ». « Pas très français, Simone de Beauvoir était-elle américaine ? » « Certes, certes, mais c'est du passé. Et l'égalité, c'est déjà fait, non ? De toute façon, est-ce des relations internationales ? » « Je maintiens que oui, la conversation s'arrête, et les séances auront toujours lieu.

Tout est dit en quelques phrases sur le rapport contemporain au féminisme dans l'enseignement. Il ne s'agit pas, en France, de contrer de front un discours sur les approches féministes, mais d'en minorer la portée critique et théorique. Un petit regard moqueur, un sourire et une certaine acceptation « bon enfant ». On disait avant « il faut que jeunesse se passe ». Enseigner une approche féministe, de surcroît lorsqu'on est un homme, n'est pas tout à fait « sérieux ».

Il n'est pas dans notre propos d'interroger ici les conditions de réception du discours féministe en France lorsque celui-ci ne se veut pas uniquement un discours militant pour l'égalité des droits et des salaires, mais ambitionne d'être une approche théorique spécifique. D'autres personnes le font dans ce colloque. Mais il s'agit de constater que cette résistance aux études de genre touche l'enseignement des relations internationales. Résistance qui s'exprime de deux manières : une hostilité déclarée ou une forme de mépris moqueur.

En effet, dans cette sous-discipline en mal d'autonomie que sont les relations internationales, une certaine conformité est souvent de rigueur, surtout là où elle s'est malgré tout constituée comme discipline à part : Etats-Unis, Canada, Australie... dans ces lieux, aux "frontières disciplinaires" assez neuves et fragilisées par la fin de la bipolarité et les prétentions à la prédiction, les approches réalistes, neo-réalistes ou libérales n'aiment guère que l'on discute leurs assomptions sur le monde réel, sur ce qui est important et ce qui est secondaire, sur la vérité de leur vision de la rationalité et du calcul d'utilité. Or, les féministes qui réfléchissent sur le genre le font en permanence en rappelant le faux universalisme de la vision souvent exclusivement masculine de la personne humaine et les biais que ceci introduit dans les descriptions, les narrations du monde. Dès lors, la rencontre entre étude de genre et relations internationales s'est faite aux Etats-Unis, au Canada, en Australie mais aussi en Allemagne ou aux Pays-Bas dans un climat d'hostilité. En France, en Italie, en Afrique du Sud, au Royaume-Uni, la réaction a été plus sardonique, moins constituée en rejet mais peut-

être plus efficace en termes d'exclusion et de délégitimation. On ne compte quasiment aucun travail sur genre et relations internationales en français, alors même que depuis dix ans, le thème s'est imposé dans tous les pays voisins du Nord de l'Europe et aux Etats-Unis.

Ceci est d'autant plus « surprenant » que le féminisme et les études de genre se réfèrent fréquemment aux intellectuels français des années 70. Cette amnésie sélective sur le travail de Simone de Beauvoir et sa réduction au militantisme, de même plus tard que le déni français de l'œuvre de Michel Foucault et Michel de Certeau, Derrida ou Julia Kristeva, à travers le retour à une problématique du sujet développée par Ferry ou Gauchet, a sans doute beaucoup joué sur ce rendez vous manqué -sur le territoire français en tout cas- entre genre et relations internationales dans la décennie 80¹. Les pistes théoriques de ces auteurs français seront donc mises de côté dans l'hexagone où règne un certain silence depuis vingt ans, et c'est de leur semi exil californien ainsi que du lien avec les mouvements gay que viendra la filiation. C'est dès lors, aux Etats-Unis, d'abord sur la côte Ouest, puis Est, puis au Canada, en Angleterre, en Australie, en Allemagne que se développeront des recherches qui ne traiteront pas simplement des femmes en politique, dans les conflits, dans la diplomatie et la sécurité, dans l'étude de la stratégie, mais qui développeront une approche sur la manière dont la présentation du monde « tel qu'il est », est presque toujours une version masculinisée de ce monde.

Cet « exil », ce « détour fructueux » a disséminé à l'échelle mondiale un certain féminisme théorique constructiviste, non rattaché à un essentialisme biologique ou à une situation politique nationale, qui a sans doute finalement contribué à son succès récent. Il y a eu « métissage », « hybridation » entre les discours sur les femmes, le sexe, le genre, le plaisir et ceux sur la domination, et ceci a évité au féminisme de rester un discours sur « la femme » pour devenir une approche concernant autant les hommes et les hétérosexuels en leur permettant de comprendre comment leurs visions « naturelles du monde » sont des visions marquées par leurs positions dominantes. Les questions ont été transversales, parfois globales. Elles ont retrouvé des problématiques développées par d'autres formes de résistance (race, minorités, et les autres formes de discrimination non légitime), et ont donné voix à ce que James Scott a nommé avec justesse des « hidden transcripts »².

Ce renouveau théorique des années 80 se fera principalement contre le « libéralisme féministe » centré uniquement sur la représentation égalitaire dans la politique, et il critiquera son essentialisme, sa "naturalisation" du discours sur le sexe et de ses "attributs". Il n'y a donc pas, on s'en doute, un féminisme mais des écoles de pensée qui se départagent entre les formes de féminisme libéral, marxiste ou radical qui essentialisent le genre et celles qui se

¹ de Beauvoir Simone, *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949 , 2 vol. (395, 577 p.)
de Certeau Michel, *L'invention du quotidien* nouv. éd. par Luce Giard , Paris : Gallimard, 1990,2 vol,-
415 p.

Foucault, Michel *l'archéologie du savoir*, Paris: Gallimard. (1969)

Foucault, M. *l'ordre du discours*, Paris: Gallimard. (1971)

Foucault, M *Histoire de la sexualité. 1, La volonté de savoir* ,Paris, Gallimard, 1984,211p

Foucault, M. . *Histoire de la sexualité 2. L'usage des plaisirs*, Paris: Gallimard. (1984a)

Foucault, M. *Histoire de la sexualité 3. Le souci de soi*, Paris: Gallimard. (1984b)

Ferry Luc, Renaut Alain, *La pensée 68 : essai sur l'anti-humanisme contemporain* Paris , Gallimard, 1985 293 p.

² James Scott, *Domination and the arts of resistance : hidden transcripts* New Haven, Conn, Yale U Press, 1990 , 251 p.

veulent "réflexives", qui reprennent un projet constructiviste et qui se veulent une forme spécifique de sociologie critique de la domination (masculine ou plus exactement de la dominance hétérosexuelle comme mode de comportement légitime).

En cela, les notions développées par un certain courant critique et constructiviste du féminisme ont contribué et contribuent toujours à l'analyse de la domination à l'échelle mondiale, à une analyse des rapports de pouvoir qui est transversale par rapport à la segmentation étatique et qui éclaire autrement la relation de tous les individus au politique et à la gouvernementalité de soi et des autres.

C'est sur ce point que certaines approches du féminisme croisent les travaux les plus récents des relations internationales et s'attachent, de concert avec eux à en démonter certains axiomes, certains prédicats qui sont d'ailleurs communs aux visions les plus traditionnelles, et du féminisme libéral, et des relations internationales dites "mainstream" (essentialisme, psychologisme, cynisme des rapports de forces, croyance dans l'acteur rationnel..).

Je me restreindrai ici à la présentation de quelques travaux qui soulèvent des questions théoriques dont le point de départ féministe n'implique pas une portée réduite aux femmes, mais au contraire des reformulations et des redécouvertes (Alker) changeant le type de regard et de raisonnement sur les sujets de la politique mondiale³. Je procéderais en deux temps. Tout d'abord j'analyserai les débats internes au féminisme et l'émergence de la problématique du genre comme forme de domination, puis je regarderai comment cette analyse critique interne au féminisme dénonçant le danger de l'essentialisme a permis la convergence avec les approches critiques de relations internationales qui reprochaient au mainstream des théories du choix rationnel une essentialisation de leur analyse sur la souveraineté, la sécurité, l'Etat, le système international.

Le débat interne aux féministes et ses enjeux

Si l'on cherche à donner un panorama rapide des théories féministes, avec le risque de ne pas rendre compte suffisamment des subtilités propres à chaque auteur, (Waever, masters in the making), on peut distinguer entre cinq approches : une approche féministe libérale, qui renvoie pour beaucoup au mouvement social pour des droits égaux à ceux des hommes, une approche radicale qui s'inspire du marxisme mais voit dans l'oppression des femmes le fondement des autres formes d'oppression, une approche psycho-analytique qui met l'accent sur l'altérité et le positionnement des rapports de genre et d'identité différenciés entre garçons et filles, une approche post moderne qui met l'accent sur la construction sociale et discursive de ce rapport à l'altérité et qui en analyse les effets de vérité, en essayant de décentrer les postures de domination masculine, et une approche de théorie critique qui se fonde sur les

³ Alker, Hayward R., *Rediscoveries and reformulations. Humanistic Methodologies for International Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996

expériences pratiques des femmes dominées et qui vise à remonter jusqu'à l'arbitraire des positions de domination les plus légitimées⁴.

Si les trois premières approches mettent l'accent sur la différence des sexes et en induisent des comportements différenciés à l'égard du monde (par rapport à la violence, à l'engagement, à la compassion, à l'empathie), les deux dernières refusent une telle corrélation et y voient au contraire une forme d'aliénation. Elles mettent l'accent sur la construction du rapport de genre dans chaque société en refusant d'en faire une constante immuable et éternelle.

La plupart des auteurs féministes contemporains qui prennent la parole dans le débat en relations internationales appartiennent plutôt à ces approches réflexives. Elles ont remis en cause les thèses premières sur la différence naturelle de sexe, induisant des comportements sociaux et politiques différents au profit d'une analyse de la construction sociale de la domination masculine qui passe par des variations historiques importantes et par le fait que des femmes peuvent « masculiniser » leurs comportements pour obtenir des positions de domination.

Dès lors, dans le débat, le libéralisme féministe, le radicalisme féministe et le mouvement psychanalytique traditionnel essentialisant la posture féminine sont plutôt en perte de vitesse, de même que le mouvement homosexuel plaidant pour la différence absolue. En revanche il existe un engouement fort pour la Queer theory, de même que le constructivisme féministe qui ont attaqué cette naturalisation du genre, de la différenciation physique impliquant des types de comportements différents par nature et pour le féminisme post-colonial qui a promu une analyse des types de comportements variant selon les classes et les inégalités raciales, analyse où le genre est socialement construit à partir des associations et distinctions qui positionnent les hommes du côté de la force, du droit, de la rationalité et les femmes du côté de la faiblesse, de l'émotion, de l'irrationalité, mais où la variable genre est elle-même surdéterminée par la posture coloniale induisant un clivage entre les femmes (et féministes) occidentales et les autres. Les approches post-modernes ont poussé plus loin la déconstruction de la naturalité en refusant l'idée que l'identité personnelle est fixée, y compris par les rapports sociaux, et en considérant qu'elle est toujours en excès, en décalage par rapport à ceux-ci. Le rapport à l'identité passe alors par le rapport du corps, de ses possibles avec le réseau de discours qui maille le pensable et la relation à l'autre, à l'étrangeté, à l'altérité. Certaines approches comme celles de Judith Butler mettent quant à elle l'accent sur le fait que le sexe est lui-même construit et peut être modifié par l'usage des plaisirs. Plaisirs qui ne correspondent pas uniquement aux formes dominantes de relation hétérosexuelle et aux jeux d'un désir « naturel »⁵.

Cette évolution interne des vingt dernières années a profondément modifié ce que le féminisme peut apporter au débat en Relations Internationales. Dans les années 1960, la question du genre était encore confondue avec celle de la répartition des rôles entre les sexes. On critiquait le fait que les femmes soient associées avec des traits « négatifs » comme la passivité, l'émotion, et l'irrationnel alors que les hommes étaient présentés comme actifs,

⁴ Neumann Iver B. and Wæver Ole (eds.) *The Future of International Relations: Masters in the Making?*, London: Routledge, 1997.

⁵ Butler, Judith, Scott Joan (éd) : *Feminists Theorize the Political*, New York : Routledge, 1992

rationnels et objectifs. Mais l'idée d'une différence biologique n'était que peu discutée. Le rapport aux relations internationales était très extérieur au débat. Les ouvrages évoquaient simplement l'idée d'une discrimination non justifiée entre les hommes et les femmes.

Avec les années 1970, le débat sur la différence est soulevé (Cf. le deuxième sexe). C'est la société, et non la différence biologique, qui construit les rôles sociaux et vise à ce que les individus se conforment selon leur sexe à ces stéréotypes. L'étude de la régulation sociale de l'homosexualité montre comment les rôles sont distribués (Pierre Clastres)⁶. Le féminisme ne concerne plus simplement les femmes mais tous ceux qui souffrent de la prédominance de la relation hétérosexuelle dominée par l'homme. Femmes hétérosexuelles, femmes homosexuelles, hommes homosexuels, doivent se mobiliser contre le "mâle hétérosexuel" de la société capitaliste occidentale qui se pense comme le seul normal et qui veut investir la catégorie de personne humaine à son seul profit. Le concept de genre qui émerge est donc associé à l'exercice du pouvoir dans une société. Le genre est la désignation d'une relation sociale de domination entre les hommes et les femmes structurée en faveur des premiers. (Connell *gender and power*⁷). La préoccupation féministe dans les années 80 n'est plus alors directement liée aux rôles sexuels mais à la manière dont le genre est constitué à travers une série de normes et de pratiques qui sont imbriquées et reliées aux autres formes de domination. La discussion porte alors sur la nature de l'Etat qui est vu comme une patriarchie. Le débat avec les relations internationales et la science politique se fait jour. Le politique et l'analyse des résistances à l'ordre dominant deviennent un enjeu du débat féministe qui peut interpeller les relations internationales, mais la prédominance à cette époque des thèses réalistes et neo-réalistes ne plaide nullement pour une telle "rencontre".

Avec les années 80, si les féministes radicales insistent sur le fait que la patriarchie est la structure dominante qui institutionnalise le contrôle des hommes sur les femmes, car il dépasse la famille pour s'imposer par le politique, les média..., et l'Etat, beaucoup de féministes constructivistes relèvent les variations sociales historiques de la domination et mettent l'accent sur les relations de race et de classe. Jean Elsthain signale le risque de créer un "doppieganger" hantant le féminisme radical ou psycho-analytique qui est celui de l'homme agressif et furieux, de l'homme violent permettant de croire à la posture radicalement féminine de la paix⁸. Des femmes peuvent participer au processus de domination en assumant des positions masculines. Il n'y a pas de spécificité féminine au sens biologique dans le rapport à la paix ou à l'agressivité. Il y a un rapport social qui est spécifique à un moment et une société donnée. Un débat se développera à cet égard entre les féministes radicales et les féministes post coloniales, les unes insistant sur la nécessaire unité du mouvement, les autres sur son hétérogénéité et sur les positions des femmes blanches dans la domination. La question de la construction des identités et du rapport à l'empathie entre toutes les femmes ou en fonction des rapports coloniaux divise fortement le champ des études féministes (Nalini Persham) et crée des liens avec les théories post-coloniales, littéraires,

⁶ Clastres (Pierre), *l'arc et le panier in La société contre l'état*, Paris, ed. de minuit, 1974.

⁷ R. W. Connell, *Gender and power : society, the person and sexual politics*, Stanford, Stanford U press, 1987, 334 p.

⁸ Jean Elsthain in Der Derian Der Derian James (ed.), *International theory, critical investigations*, Macmillan, Basingstoke, 1995, XXII-407 p.

postmodernes qui se développent dans les départements voisins⁹. Or, au même moment les questions des identités, de la culture, des normes déstabilisent les croyances sur la prédominance de l'intérêt, de l'universalité, de l'anarchie internationale comme structure s'imposant aux acteurs. Des liens ténus se créent et les auteurs participent à des ouvrages collectifs "aux marges des relations internationales".

On peut considérer sous cet angle que le rapport entre la perspective féministe et la théorie des relations internationales est assez récent et qu'il ne concerne que les deux groupes les plus marginalisés dans chaque champ, à savoir ceux qui ont une épistémologie constructiviste.

La rencontre des "minoritaires" et l'alliance "constructive".

La "rencontre" date du début des années 90 avec différents articles publiés dans la revue *Millennium*, et l'on cite souvent à juste titre l'ouvrage d'Ann Tickner « *Gender in International Relations* » comme celui marquant la véritable émergence d'un lien entre les deux domaines¹⁰.

Non pas que des ouvrages sur les femmes dans les conflits, les femmes réfugiées, les femmes dans l'économie mondiale n'aient pas été publiés auparavant, mais parce que, si les femmes étaient l'objet de la recherche, les problématiques étaient diverses, parfois réalistes, parfois libérales, souvent marxistes ou inspirées de la sociologie de la dépendance, quand ce n'était pas par le transnationalisme classique. Et c'est avec Ann Tickner me semble-t-il qu'une problématique féministe cette fois, et se donnant comme objet les relations internationales, apparaît.

Dans cet ouvrage Ann Tickner oscille encore entre des questions finalement traditionnelles sur la place des femmes et une perspective théorique à partir du genre relisant la politique mondiale. Dans l'introduction, elle se demande pourquoi il y a si peu de femmes dans le monde de la politique étrangère et de sécurité, et pourquoi il y en a aussi si peu étudiant la sécurité en relations internationales ? Sa réponse est tout d'abord classique en ce qu'elle reprend la thèse d'une domination masculine créant des effets d'intimidation théorique amenant les jeunes femmes à ne pas se sentir intéressées par la sécurité, et ce parce que cela leur semble éloigné de leurs centres d'intérêts. Mais, de là, elle pose la question de la conceptualisation de la sécurité dans la perspective réaliste en montrant que celle-ci est archétypale d'un mode de pensée masculine à prétention universalisante. Si les femmes se sentent peu intéressées par les études de sécurité dans les années 60-70 en relations internationales, ce n'est pas simplement un effet « mécanique » de domination, c'est qu'elles ont une conception alternative de la sécurité qui ne peut s'exprimer dans le schéma réaliste. Le rapport entre théorie et pratique quotidienne est faussé. Les jeunes filles ne reconnaissent pas leur pratiques dans le discours réaliste, elles ne peuvent que l'apprendre. Ainsi Ann Tickner insiste sur le fait que la conception de la sécurité comme survie de soi, comme

⁹ Nalini Persham, *Gender and postcolonial relations*, ISA, Toronto, 1997

¹⁰ Ann Tickner *Gender in International Relations, a feminist perspectives on achieving global* New York : Columbia University Press, 1992 180p.

rapport au self help dérive de théories de l'état de nature qui n'opposent que des hommes à des hommes -que l'on évoque Hobbes ou Rousseau. Si dans cet état de nature on réinstalle les femmes et les enfants, alors la conception de la sécurité n'est plus le self help. La survie d'un autre, son enfant par exemple, peut prendre une place primordiale. Des formes d'altruisme que le réalisme cynique n'envisage à aucun moment, peuvent émerger. Ceci serait anecdotique si cela ne fondait la prétention à un discours scientifique sur la sécurité de la part des auteurs de relations internationales de tradition réaliste. Analysant en détail les récits de Morgenthau, puis de Kenneth Waltz et leurs usages de certains passages de Machiavel, de Hobbes, elle montre, à chaque fois, le caractère très particulier, très lié à la patrie masculine de ce moment de la guerre froide, de la notion de sécurité qu'ils développent, et sa démonstration ruine clairement les prétentions à l'existence de vérités universelles liées à la nature humaine que voudraient imposer Morgenthau ou dans une moindre mesure Kenneth Waltz.

Pour bien montrer que ceci ne concerne pas uniquement la sécurité et la guerre, elle reprend le raisonnement à propos de l'économie politique internationale et montre comment chez Adam Smith, et les théories libérales contemporaines, puis chez les théories protectionnistes et marxistes, l'idée de l'acteur rationnel, de l'homo economicus trans-historique n'est en fait que la projection de comportements spécifiquement masculins situés dans une société capitaliste. Enfin elle discute le rapport à l'environnement et la manière dont de nombreuses théories envisage ce rapport de l'homme à la nature sous l'angle de la « maîtrise », ce qui là aussi correspond peu à l'expérience pratique des femmes.

Ouvrage pionnier dans la création d'une réflexion féministe sur la politique internationale, "Gender in International Relations" d'Ann Tickner ouvrira la voie à de nombreuses recherches, dont certaines très critiques sur la relation qu'elle fait entre expérience pratique des femmes en général et problématique du genre. Mais, comme le signale aussi bien Jill Steans dans « Gender and International Relations » qu'Ann Tickner dans son dernier ouvrage « Gendering World politics », depuis dix ans, la situation a changé radicalement¹¹. Le féminisme libéral est en déclin, tout comme la position mainstream des relations internationales. Il existe maintenant de nombreux auteurs féministes qui discutent directement les enjeux de la politique mondiale, malgré le faible impact des féministes françaises dans ce domaine. Jan Jindy Pettman a par exemple pu créer avec succès une revue spécifique à cet enjeu : the international feminist journal of politics-. Et, tous ces travaux ont élargi le spectre des questions.

Ainsi, si la sexualité n'est pas innée mais que le rapport hétérosexuel s'institue comme mode de domination, comment le discours sur le sexe est-il produit et reproduit ? Comment s'articulent les rapports de savoir et de pouvoir ? Les questions posées par Michel Foucault dans l'archéologie du savoir et dans l'histoire de la sexualité vont jouer un rôle clé pour de nombreux auteurs féministes. Il s'agit de faire la généalogie du discours sur le genre pour comprendre comment une société donnée en institue « sa » vérité et comment un discours sur

¹¹ Jill Steans dans *Gender and International Relations, an introduction*, Oxford : Polity Press, 1998 224p.

Ann Tickner *Gendering World politics », issues and approaches in the Post-Cold War era*, New York : Columbia University Press, 2001 200p.:

Jan Jindy Pettman *the international feminist journal of politics*, Melbourne,

le genre s'impose comme naturel. Dans cette approche postmoderne, on met plus l'accent sur les enjeux des discours d'institutions autorisées à produire un discours légitime sur le sexe que sur les expériences pratiques des femmes en tant que telles¹². Un débat va dès lors s'instituer au sein du féminisme entre les postmodernes et la théorie critique constructiviste et cela va déboucher sur l'intersection du débat interne au féminisme avec la théorie des relations internationales. Des influences réciproques se structurent entre ces courants de pensée très proches épistémologiquement d'un côté ce féminisme post moderne rencontre le courant postmoderniste des Relations Internationales (Rick Ashley, Michael Shapiro, James Der Derian)¹³, de l'autre le féminisme critique retrouve le constructivisme normatif (Onuf¹⁴), la théorie critique de la domination (Robert Cox¹⁵), la sociologie politique de la mondialisation (Held, Beck, Baumann)¹⁶, la théorie politique critique (Rob Walker¹⁷).

Réfléchissant sur la relation au Relations Internationales, Sandra Withworth a expliqué que la problématique féministe contemporaine ne peut rencontrer les relations internationales de manière positive que si ces dernières acceptent trois éléments centraux : la construction sociale des significations sociales comme le genre, la variation des formes historiques, une réflexion sur le pouvoir visant à « révéler » des relations de pouvoir tellement incorporées qu'elles en deviennent invisibles. Si ces conditions ne sont pas remplies, le débat tourne à l'exclusion mutuelle¹⁸. Elle en concluait qu'il était difficile aux féministes de se faire entendre des réalistes, et même des libéraux, mais qu'une écoute mutuelle pouvait apparaître avec les constructivistes sur le plan épistémologique et avec la sociologie des mouvements sociaux sur le rôle des femmes. Elle considérait qu'à la confluence de ces deux approches qu'elle nomme théorie critique, l'analyse féministe pouvait donc contribuer directement à la théorie des

¹² McNay, Lois, *Foucault and feminism : power, gender and the self*, Cambridge : Polity Press, 1992 , 217p.; Jones, Adam Does gender make the world go round ? : feminist critiques of international relations *Review of International Studies* 1996-vol 22:n°4, p.405-429.

¹³ Der Derian, James *On Diplomacy: a genealogy of Western estrangement*. Oxford: Basil Blackwell. (1987)

Der Derian, James , Shapiro, Michael : *International/Intertextual Relations*, Lexington : Lexington Books, 1989

Ashley, R. And Walker, R. (1990) 'Reading dissidence/writing the discipline: crisis and the question of sovereignty in international relations' *International Studies Quarterly* 34 (3): 367-416.

¹⁴ Kubalkova, Vendulka/Onuf, Nicholas/Kowert, Paul (sous la dir.), *International Relations in a constructed World*, Armonk, New York, M.E. Sharpe, 1998

¹⁵ Cox, Robert W., *Production, power and world order. Social forces in the Making of History*, New York, Columbia University Press, 1987

Cox, Robert W., *Territoire et interdépendance*, *Cultures&Conflits* (21/22), Paris, Harmattan, printemps 1996,

¹⁶ Bauman, Zygmunt, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette, 1999

Beck Ulrich *What is globalization ?*, London, Polity Press, 2000 (original 1997)

Beck Ulrich, *Risk society : towards a new modernity*, London, Sage, 1992 (orig 1986),

David held, *Global transformations, politics, economics, culture*, Cambridge , Cambridge U Press, 515p 1999.

¹⁷ Walker, R. B. J. (1993) *Inside-outside , international relations as political theory*, Cambridge: Cambridge University Press.

¹⁸ Withworth, Sandra *Feminism and international relations : towards a political economy of gender in interstate and non-governmental institutions*, Basingstoke : Macmillan, 1994 184p. : LaViolette Nicole & Whitworth, Sandra, *No safe haven : sexuality as a universal human right and gay and lesbian activism in international politics*, *Millenium* , n :23 (3), hiv.94 : p.563-588

Relations Internationales. Les féministes ont en effet une réflexion sur la manière dont un groupe spécifique masque ses intérêts à travers un faux universalisme et comment une réflexion sociologique, historique, ou généalogique, permet de montrer l'arbitraire de cet universalisme et de retrouver les racines de la domination, y compris la mieux acceptée.

Steve Smith, de son côté, était plus sceptique sur la convergence, y voyant plutôt des ennemis communs, qu'une pensée commune; sauf peut-être dans l'objectif de l'émancipation, mais il se disait ouvert au débat. Il considérait en effet que dans les approches post-positivistes ou « réflexives » on pouvait inclure la théorie féministe constructiviste, la théorie normative, la sociologie historique, la théorie critique et le postmodernisme, mais il estimait que le féminisme pour être véritablement critique devait de son côté se départir de certaines croyances sur la primauté de la domination masculine par rapport à d'autres formes de domination, et qu'il restait parfois des formes d'essentialisme y compris dans le féminisme constructiviste lorsque celui-ci évoque les pratiques féminines au lieu du discours de genre¹⁹.

Inversement, d'autres auteurs insistaient sur le fait qu'il ne s'agissait pas dans le féminisme d'un essentialisme mais d'une démarche salutaire visant à rappeler l'expérience pratique, les habitus, le rapport du savoir à l'incorporation et que c'était un moyen de faire une théorie critique qui ne soit pas liée au seul postmodernisme et à son tournant linguistique, mais qui retrouve la sociologie.

Alliés face à des approches voulant une méthodologie s'inspirant des sciences dures, à volonté explicative et prédictive, les courants post-modernes et de la théorie critique se séparent en effet lorsqu'une vision post moderne se tourne vers la fiction et oublie les pratiques sociales. Il en va de même lorsque les auteurs postmodernes privilégient face à l'explication causaliste la seule expérience intime au lieu d'opter pour une approche en terme de généalogie et d'interprétation. Se retrouvant aussi en commun contre l'approche en terme d'économie de l'acteur rationnel et l'usage des statistiques comme procédure privilégiée de vérité, ils se séparent encore sur l'engagement par rapport à l'histoire, l'anthropologie et la sociologie d'un côté, ou la littérature de l'autre. Et c'est ce nouveau débat qui joue aussi bien dans le féminisme qu'en Relations Internationales.

Les féministes post-modernes insistent sur le processus de l'intertextualité et sur la relation à la constitution de l'altérité et par retour de l'identité, en renouant parfois avec les approches psycho-analytiques mais de type lacanienne. Les féministes de la théorie critique ont une posture plus sociologique et anthropologique. Elles insistent sur les pratiques "non discursives", sur les effets des dispositifs de pouvoir et sur les capacités de résistance en théorisant au-delà du sexe et du genre sur les processus de subjectivation. L'approche se fait structurationniste et s'inspire en partie de Giddens (Vivien Jabri)²⁰.

Certains auteurs comme Christine Sylvester dans son texte « feminist theory and international relations in a postmodern era » essaie la synthèse et propose d'accepter l'idée d'un féminisme postmoderne mais à la condition de ne pas sacrifier le point de départ pratique de l'expérience féminine. Elle écrit : « postmodern feminism is emerging as a position of negotiation between standpoint feminism, with its conviction that real women

¹⁹ Steve Smith, cité in Ann Tickner *Gendering world politics*, op.cit.

²⁰ Vivien Jabri, *Discourses on violence : conflict analysis reconsidered*, Manchester, Manchester U press, 1996,-204 p.

exist and lean toward practical-moral imperatives, and feminist post modernist skepticisms. »²¹ Elle marque ainsi ses distances avec le pur constructivisme linguistique des postmodernes et se rapproche de la sociologie politique de l'international qui défend une approche généalogique et une déconstruction des faux universalismes passant par la critique du langage et de ses effets de pouvoir, mais qui se fonde sur les pratiques sociales et politiques des acteurs. Il s'agit alors de faire surgir des « contre histoires », des « narratifs différents » mettant en lumière les processus d'exclusion et les effets de violence symbolique où les dominés participent parfois activement à leur propre domination (Bigo : IPS)²².

Avec les années 90 et 2000, le rapprochement entre les débats internes au féminisme et ceux de l'épistémologie des relations internationales n'est plus conjoncturel. Il devient central de part et d'autre. Il génère des alliances fortes dans les deux champs et provoque ou accélère les changements de paradigmes dominants. Au sein du féminisme, les positions essentialistes sont de plus en plus rares et le paradoxe c'est qu'elles sont parfois tenues par les opposants au féminisme qui veulent en essentialisant la différence reconstituer des formes d'appartheid, de développements séparés. Au sein des relations internationales, ce que Yosef Lapid a appelé le troisième débat autour du post-positivisme, de la construction sociale de la réalité, et de l'approche en termes de processus renverse le rapport de force traditionnel²³. Les approches en terme de choix rationnel, de réalisme et neo-réalisme sont de moins en moins hégémoniques et surtout de moins en moins prêtes à un débat épistémologique. Elles préfèrent essayer de l'ignorer et de le minorer comme enjeu plutôt que de le poursuivre. Beaucoup d'auteurs de relations internationales appartenant à ces approches continuent les mêmes pratiques de recherche mais les intitulent "soft constructivime" plutôt que positiviste en essayant ainsi d'échapper par là aux critiques. Quasiment plus personne n'ose se déclarer "non réflexif" et n'ose ouvertement prôner un alignement des relations internationalistes sur les relations causales des sciences dures. On s'ouvre sur des visions de l'histoire autrement qu'en tant que test des variables. On rejoint l'idée d'une historicité des trajectoires au lieu du naturalisme et du transhistoricisme des visions précédentes.

Il en ressort, malgré les divergences d'objet et d'enjeux, des recoupements qui ont forgé des « alliances » entre les deux minoritaires de chaque champ -mais qui partageaient une épistémologie commune" contre leurs deux « adversaires communs »: le féminisme radical d'une part, le "mainstream" d'autre part qui eux partageaient l'essentialisme, ou le « naturalisme » ou « l'objectivisme » mais n'avaient aucun intérêt politique, ou idéologique en commun, bien au contraire. Le débat épistémologique a porté sur le rapport des discours traditionnels du féminisme et des relations internationales à la vérité et aux connaissances des pratiques des acteurs individuels et collectifs engagés dans un processus de mondialisation.

On peut dès lors, en conclusion, faire un parallèle avec le fait qu'au moment où les féministes se dégageaient de l'essentialisme et du positivisme, la plupart des auteurs contemporains de relations internationales remettaient en cause les thèses des auteurs réalistes et behaviouristes sur le comportement des Etats en politique étrangère et la naturalité de la

²¹ Christine Silvester, *Feminist theory and international relations in a postmodern era*, Cambridge : Cambridge University Press, 1994, 265p

²² Didier Bigo : *What is International Political Sociology ?* ISA Minneapolis 1999.

²³ Yosef Lapid (1989) 'The third debate: on the prospects of international theory in a post-positivist era', *International Studies Quarterly* 33 (3): 235-254.

structure anarchique du système international. Ils mettaient l'accent sur le fait que la structure du système dépend de la croyance que les acteurs ont ou non dans cette structure et ces effets (Wendt²⁴) et redonnaient dès lors aux acteurs un rapport avec le sens issu de leurs pratiques qu'ils avaient objectivé à tort, de même que les féministes retrouvaient, à partir de l'expérience féminine, une autre voie d'accès à l'identité. Les deux courants discutaient les faux universalismes, et réintégraient la notion de culture au sein des Relations Internationales ou du féminisme en tant que variable stratégique (Lapid Kratochwil, Birnbaum, Badie)²⁵ ou en tant qu'approche post colonialiste (Hommi Babah)²⁶. Ils analysaient les postulats sur lesquels reposent les relations internationales comme théorie politique implicite (Rob Walker, Hayward Alker ou Ann Tickner). Ils historicisaient les naturalismes, soit des réalistes soit du féminisme radical (Tilly, Hobson et Hobden, Giddens, Withworth & Laviolette), et développaient une réflexion sur la gouvernamentalité contemporaine du processus de mondialisation (Foucault, Rose, David Held, ou Jabri, Silvester)²⁷

Opposer Genre et relations internationales est donc en grande partie un non sens. Il faut différencier transversalement à partir de l'épistémologie positiviste et essentialiste ou réflexive et constructiviste ainsi qu'à partir des méthodologies engagées (sciences dures et prédictives, interprétation littéraire ou socio-historique et anthropologique)

Didier Bigo
IEP Paris
didier.bigo@conflits.org

²⁴ Wendt, Alexander (1992) "Anarchy Is What States Make of It: The Social Construction of Power Politics," *International Organization* 46:2, pp. 391-425.

²⁵ Lapid, Yosef and Friedrich Kratochwil, *The Return of Culture and Identity in IR Theory* (Boulder : Lynne Rienner) 1996.

Albert Mathias, Jacobson David and Lapid Yosef, : *Identity, borders and security*, Borderlines, University of Minnesota press, Minneapolis, 2001

Badie Bertrand, Birnbaum Pierre, *Sociologie de l'Etat*, Paris, Grasset, 1982, 240 p..

²⁶ Bhabah Hommi, *The location of culture*, London, Routledge, 285p

²⁷ Rose, M. (1991) *The Post-modern and the Post-industrial. A Critical Analysis*, Cambridge: Cambridge University Press.